

DECOUVRIR HAITI A TRAVERS SES ECRIVAINS

« L'identité culturelle haïtienne » - Dany Laferrière

Ancien journaliste de la presse écrite et opposant au régime dictatorial des Duvalier, Dany Laferrière est l'auteur de nombreux romans dont le premier, écrit en 1985 et intitulé « Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer », a été adapté au cinéma. Ses autres publications : "Eroshima", 1987; "L'Odeur du café", 1991 (prix Carbet de la Caraïbe, 1991); "Le Goût des jeunes filles", 1992; "Chronique de la dérive douce", 1994; "Pays sans chapeau", 1996; "La Chair du maître", 1997; "Le Charme des après-midi sans fin", 1997; "Le Cri des oiseaux fous", 2000; « Cette grenade dans la main du jeune nègre est-elle une arme ou un fruit ? », 2000

« Avec le terme « identité », j'ai toujours eu des problèmes. Dès qu'on prononce ce mot, on voit quelqu'un d'autre à qui il faut s'expliquer, qui vous regarde. Et, pire que quelqu'un d'autre, parfois c'est soi-même qui se regarde parce que quelqu'un d'autre nous a regardé. « On nous a vu. » Alors vous rentrez dans la maison tout de suite pour voir comment vous êtes ! Quelqu'un vous a dit « je vous ai vu ». Alors vous rentrez pour voir ce que la personne a vu. Et vous commencez à tirer des paramètres pour voir ce que la personne a vu, pour vous voir sous cet œil-là. Moi, je pense que je suis trop prétentieux, trop vaniteux, trop orgueilleux pour subir le regard de l'autre et surtout pour m'expliquer. Cette forme d'extériorisation m'a toujours déplu. Cette façon de s'expliquer qu'on ne réserve qu'à des littératures « marginales », qui a des zones un peu « infra », à tout ce monde de l'ombre et de la pénombre qui doit avancer vers la lumière pour s'expliquer. Ce genre de manière m'a toujours répugnée.

« Dès que j'ai pris la plume, je me suis immédiatement vu un collègue d'Homère, de Goethe ! Ils écrivent, j'écris, ... on fait ce qu'on peut ! D'ailleurs, pour vous dire personnellement, Homère « c'est gonflé ». J'avais lu l'Illiade. Je ne sais si vraiment on l'a lu ! Le fichier est assez impressionnant. Il y a des sociologues qui doivent être vraiment impressionnés par le fichier. Il y a des noms de toutes les villes, des noms, des noms des parents, ça remonte à très loin. On se dit, quel boulot quand même... Mais c'est un peu

ennuyeux. Je trouve que l'Odyssée, c'est pas mal, mais deux livres ! Je pense qu'il a pris des chances avec sa postérité ! Parce qu'il aurait suffi que l'Odyssée soit un peu moins bon, et là, c'était fini pour le garçon !

« Moi, je suis rentré dans la littérature avec cette idée d'une démarche personnelle. Au lieu de me conformer au regard qu'on jette sur moi, j'ai voulu regarder ce qui est arrivé à moi-même, puisque je suis en devenir, en mouvement. Alors, je vous parlerai d'une identité en mouvement. Je pourrais m'identifier comme une cible mobile. Je bouge sur la planète, sur le continent américain, dans des cultures différentes. Il y a le temps et l'espace.

« Les gens parlent de l'exil par exemple. Quand on parle de l'exil on fait toujours référence à l'espace : « J'ai quitté mon pays, je suis arrivé à Paris, à Montréal, etc. » Alors que l'exil du temps est encore plus profond. L'exil de l'enfance, de l'adolescence que tout le monde doit faire. Il y a des exils qui se font en même temps. L'exil de l'enfance me paraît plus profond et plus terrifiant que l'exil de l'espace. J'ai fait les deux en même temps.

« J'ai grandi dans une petite ville de province à Petit Goâve. La province, c'est un art, c'est une manière d'être totalement différente de la capitale. Je l'avais dit une fois au Québec : « ce mot province, ça vient de « provincia », c'est à dire endroit où se retirent les vaincus ». C'est embêtant ! Donc, il y a une mentalité dans la province. J'ai vécu avec ma grand-mère dans cet environnement où l'on sent toute sa vie passer dans les voitures, devant sa maison : les Port-au-Princiens, les gens de la grande ville avec leur morgue. Ces Port-au-Princiens vous regardent avec l'idée que vous vivez dans un monde où il n'y a pas de mouvement, pas de cinéma. La vie brillante, la vie qui circule n'existe pas. Nous, en province, on s'est réfugiés dans une espèce « d'écologie » en leur disant : « Nous, on a la nature avec nous. Nous au moins on étudie, alors que vous êtes la corruption, vous êtes le vice, le crime. » Donc, il y a une autre culture que l'on transporte en soi, que l'on véhicule.

« Ma grand-mère m'a expliqué que la province, c'est bien implanté. J'ai dû quitter cette province-là et l'enfance en même temps, un exil très fort, pour aller à Port-au-Prince, ce qui est une autre affaire. C'est la grande ville. C'est là que j'ai appris que j'étais noir parce qu'à Port-au-Prince, il y a de grands débats intellectuels : l'indigénisme. C'est à Port-au-Prince qu'il y a les questions de couleurs les plus fortes. C'est à Port-au-Prince que tout un ensemble de questionnements politiques se fait. C'est une conception de la vie, la province.

« J'ai dû quitter Petit Goâve parce qu'un matin on a arrêté tout le monde. Les soldats des casernes ont arrêté tout le monde et ils ont déclaré un couvre-feu à midi. C'est ce que j'ai raconté dans « Le Charme des après-midi sans fin ». Un couvre-feu, pour un enfant, c'est une merveille. Le monde change complètement. A midi, toutes les portes sont fermées. Les chiens, les canards sont rentrés. Parce que ma grand-mère disait que ceux qui allaient circuler étaient des voleurs, des voyous, des tontons macoutes qui allaient prendre les canards. Donc on mettait tous les animaux à l'intérieur de la maison. Il fallait éteindre les lumières, enfin tout, tout était tout noir et on imaginait, en écoutant les bruits des gens qui passaient dans la rue, quel type de gens c'était. Lorsqu'il a pris fantaisie au capitaine de relâcher le couvre-feu et de le fixer à 11 heures du soir, tout le monde est sorti dans la rue. C'est lui qui a inventé le marché du soir ! Les gens ont commencé à acheter. Une vie nocturne commençait et fascinait l'enfant que j'étais.

« Pourquoi toutes ces arrestations ? Il s'était en fait passé quelque chose à Port au Prince. On avait arrêté des gens. Le capitaine de Petit Goâve, un homme qui avait une certaine fierté, trouvait que Petit Goâve méritait d'avoir un petit peu de mouvement aussi. Il n'y a pas qu'à Port au Prince qu'il faut laisser faire des agissements. La politique n'est pas une chose réservée seulement aux grandes villes. C'est pour cela qu'on a arrêté tout le monde à Petit Goâve !

« Je suis allé à Port-au-Prince et j'ai rencontré toutes sortes de choses nouvelles, dont le créole. Je parlais créole à Petit Goâve, mais le créole n'existait pas. Je parlais créole tout simplement. A Port-au-Prince, le créole existe parce qu'il y a des discussions intempestives des gens sur : « Faut-il traduire les œuvres littéraires en créole ? » Le créole était une arme de combat, un débat politique. Mais moi je parlais avant. Et puis, j'ai commencé à parler le créole à Port-au-Prince. Vous savez, c'est cela qui est dur dans cette histoire de « on vous regarde ». Vous avez toujours parlé, et puis brusquement vous parlez créole parce qu'il y a le français, et parce qu'il y a un débat politique qui disait qu'il fallait parler créole et que si l'on ne parlait pas le créole très bien, on était mal vu. Parler créole « très bien », ça veut dire parler comme un paysan et non parler le créole « francisé ». Il fallait avoir le bon accent, parler le créole « authentique », le créole qu'il fallait parler. Donc, voilà que je parlais une nouvelle langue.

« Et brusquement je suis devenu noir. Oui, je vais à l'école, et puis on dit « l'école indigéniste ». On m'apprend que j'étais noir, on m'apprend que toute la culture haïtienne est basée là-dessus et que Price-Mars avait écrit un livre pour dire que j'étais non seulement noir, mais également africain. Alors que mon grand-père m'avait toujours dit : « Les Africains, c'est pas bien. C'est eux qui nous ont vendus. » Et brusquement, j'étais africain parce que quelqu'un avait déclaré qu'il fallait, pour se battre contre la culture

française qui avait une force, une prégnance sur la société haïtienne (même si on ne voyait pas les français mais la culture était là), il fallait prendre une autre culture fantôme, la culture africaine (même si on ne voyait pas les Africains, mais la culture était là). Donc, on pensait qu'avec ces deux fantômes qui pouvaient se battre, on pourrait voir surgir un être vivant.

« On avait deux fantasmes. Le fantasme de la culture africaine d'abord (même Price-Mars qui avait écrit un grand livre sur la culture africaine n'avait jamais été en Afrique). Les gens rassemblaient ce qui circulait comme informations et ils créaient un univers culturel uniquement pour se battre contre « le bovarysme culturel haïtien ». Ils voulaient dire par là que les Haïtiens imitaient un peu trop les Français. Heureusement, j'ai vite compris que je n'étais pas dans cette bataille. Il fallait laisser ces deux grandes ombres se battre.

« A un moment donné, j'ai quitté Haïti. Je crois que tout être humain normal doit quitter un jour son pays. C'est bon pour la santé ! Je crois que l'exil n'a jamais existé pour moi parce que j'ai choisi de quitter et parce que j'ai vite compris que la question de l'exil est une question personnelle. Vous êtes exilé si vous n'êtes pas à l'endroit où vous aimeriez être ou qu'on vous empêche d'y être. Si vous ne voulez pas être dans cet endroit-là, vous ne pouvez pas être exilé de cet endroit-là. Comme je ne voulais pas être en Haïti, je n'étais pas un exilé. Donc, j'étais à un autre endroit. C'est la raison pour laquelle j'ai plongé brutalement dans la culture québécoise et que j'ai écrit mon premier roman qui n'est peut-être pas une première dans la culture haïtienne, mais qui l'est peut-être dans la « contemporanéité » haïtienne. C'est la première fois qu'un jeune écrivain haïtien relate une histoire dont l'action se passe au cœur d'une ville étrangère et qui ne raconte pas des histoires de pauvres immigrants, mais de « types qui savent baiser, aiment baiser et baisent ! ». J'ai écrit ce livre dans ce pays où il y avait un autre débat sur la langue française.

« Lorsque j'ai quitté Haïti, on nous avait dit que la langue française, c'est les colons, c'est fini, c'est pas bon. Disons-le carrément, c'est les Français. Et j'arrive au Québec. Et là, on me dit que la langue française, c'est pas du tout cela. On disait qu'il faut défendre cette langue française qui est écrasée. C'est un peu troublant ! J'arrive donc dans cette culture-là, et je me dis que je ne suis pas sorti d'une situation aussi étrange que celle d'Haïti, avec tellement de problèmes, pour retomber dans la même situation de pays « mono-maniaque » ! Haïti, c'est la dictature. C'est à dire qu'on ne parle et qu'on ne vit plus que de cela. Au Québec, c'est la langue. On ne parle et on ne vit plus que de cela. Je déteste les pays mono-maniaques ! Vu la situation, je me suis dit qu'il ne fallait pas que je vive avec des collectivités. Il fallait que j'arrive à trouver mon individualité, à trouver ce que je pourrais être. C'est là que j'ai entamé cette recherche de l'identité.

« Je crois qu'on n'existe vraiment pour l'autre que quand on existe dans sa banalité pour l'autre. Je rêve de pouvoir avoir une narration banale. Quand je dis ça, je ne veux pas dire que quand je parle ce n'est pas banal. Je veux dire : est-il possible pour un Haïtien (enfin, Haïtien ou pas Haïtien, Noir ou Blanc), de parler en public sans tomber dans une narration captivante et fascinante, sans que le public ouvre les yeux pour regarder. Tant que l'on n'arrive pas à une autre forme d'interrogation que celle des yeux grands ouverts, que celle où le public devient un enfant qui écoute des contes, tant que les individus ne tentent pas de porter une parole moins intéressante, plus terne, plus banale, plus quotidienne, on aura du mal à installer une spécificité même culturelle, même générale, voire individuelle. Pour citer Dante parlant de Homère : « Homère, au-dessus de nos têtes, vole à tire-d'aile. Homère, il est le plus grand de tous car il est le poète de l'ordinaire, du quotidien et du terre à terre ».

« J'ai écrit mon premier livre vers 32 ans, ce qui est relativement tard pour un écrivain haïtien. En général, nous commençons à écrire vers 17 ans et on débute par des poèmes. Je n'ai jamais écrit un seul poème parce que j'avais pensé que c'était un malentendu, qu'on avait mal compris l'affaire. Pour moi, le problème est beaucoup plus complexe que cela. Pour moi, le roman est un art corrompu. C'est un art où l'on peut rentrer et sortir, où l'on peut avoir des bons et des mauvais chapitres, et où l'ensemble peut présenter quelque chose d'assez acceptable. Tandis que le poème, s'il n'est pas bon, il faut non seulement jeter le poème, mais également gifler le poète. Si l'on peut dire, un poème ne tolère pas le « moyen ». La poésie a beaucoup de succès en Haïti !

« Je me suis dit : « Comment peut-on être écrivain ? Pour quel genre ? Pour quoi faire ? » Je me suis dit que pour faire différent peut-être faudrait-il créer un livre qui ne soit pas un chef d'œuvre. La notion du chef d'œuvre est liée à deux faits : elle est d'abord liée au fait qu'on sait qu'on ne va pas écrire longtemps. On sait qu'on doit tout dire dans ce qu'on va écrire. On sait qu'on n'a qu'un coup. L'idée de l'avenir ne peut exister comme continuité, comme un type qui s'installe et qui se dit « je vais écrire dix à quinze livres ». C'est une notion qui n'a jamais vraiment marché en Haïti, qui n'a jamais été « senti ». Il y a des écrivains qui ont écrit beaucoup de livres. Cette idée de l'écrivain « qui fait son chemin », cette idée de longueur de temps n'a jamais vraiment existé. L'œuvre doit apparaître et ce doit être un chef d'œuvre. Pour certaines personnes aussi, c'était une forme de promotion. Si on ne peut pas être ceci, cela, médecin, ... on peut être écrivain. Le fait d'écrire n'est pas lié à un lectorat qu'il faut avoir, qui va définir ce que l'on est. Le fait d'écrire n'est pas lié à une discussion sur la littérature.

« Je me suis demandé s'il était possible de devenir écrivain, c'est à dire un type qui écrit. Et parce qu'on écrit, on est écrivain. C'est une bataille qui a été terrible pour moi de

refuser d'abord les « grandes sirènes », les « grands thèmes » qui, dès qu'on les touche, attirent les lecteurs, les sensibilisent. C'était une bataille terrible de me centrer sur le personnage que je voulais décrire, dont je voulais tracer le portrait (c'est à dire moi-même !), et essayer de ne pas faire quelque chose d'exceptionnel. Voilà le mot fondamental de la culture haïtienne : « exceptionnel ». Notre vaudou est « exceptionnel », notre langue est « exceptionnelle », notre malheur est « exceptionnel ». Il me fallait sortir de l'exception pour rentrer dans ce grand ensemble, dans cette vague qu'est l'écrivain. Je voulais devenir un écrivain moyen si possible. Quant au lectorat, j'ai tout fait pour être lu. J'ai même fait des photos de nu ! Mais je ne pense pas à un lectorat particulier. Je fais tout pour être lu, mais j'écris dans l'exigence totale. J'écris ce que je veux, totalement. A partir du moment où le livre est publié, je fais tout pour être lu. Moi, mon lecteur, c'est celui qui me lit.

« Mon dernier livre « J'écris comme je vis » est, au début, un long interview de 190 pages où l'on me demande : « Dany Laferrière, êtes-vous un écrivain haïtien, canadien, québécois, américain ou antillais ? ». (Au lieu de poser la question sur l'origine de l'écrivain comme on pose toujours, mais qui ne définit rien, parce que je ne connais pas tellement les écrivains caribéens.) Ma réponse est : « Je viens du pays de mes lecteurs. Quand un Japonais me lit, je deviens immédiatement un écrivain japonais ».

« On me dit : « tu es toujours avec des écrivains africains ». Mais je ne les connais pas du tout ! Moi, ce que je connais, c'est un Japonais, c'est un Polonais, c'est Borges, c'est Miller, ... Mais la question du territoire domine le monde. Or mon lecteur, c'est celui qui achète mon livre. Je viens de son pays car il a fait un mouvement plus puissant que le mien, qui est de rentrer en moi et de me libérer naturellement. C'est un mouvement plus naturel que celui d'un Chinois, d'un Sénégalais ou d'un Colombien qui sort de sa culture : tous les écrivains colombiens qui existent, ce Colombien les repousse. Ensuite il va voir la librairie mondiale et il les récuse. Il refoule avec violence Homère, Goethe, Shopenhauer, ... Il choisit Dany Laferrière ! Ce type m'a choisi et je suis prêt à le défendre becs et ongles. S'il est Haïtien, je suis Haïtien, s'il est Japonais, je suis Japonais, s'il est suédois, je suis suédois.

« En ce qui concerne le choix de la langue, le créole ou le français, pour moi, l'essentiel est de parler. Si j'ai envie de dire quelque chose, je le dis. Si je parle à quelqu'un qui parle le français, je le dis en français d'abord. Je peux lui demander de me passer un verre d'eau. Je ne parle pas français. Je vais boire un verre d'eau ! Bien sûr, la communication, les rapports entre les gens sont plus complexes que l'idée de boire un verre d'eau ! Mais il y a quand même le fait que si on réfléchit trop sur l'instrument qu'on emploie pour aller boire un verre d'eau, on va se perdre en chemin ! On n'aura pas le verre d'eau ! »

